

le Président, la Diva et autres face-à-face

Jean-François Clervoy

Thomas Lièvremont

Guy Morandea

Jules Merleau-Ponty

Alain Connan

Claude Thomasset

Adriana Tager

Mahyar Monshipour Kermani

Alain Ortega

Catherine Goldenstein

Sylvain Chaty

Jacques Perrin

Thierry Herzog

Hubert de Gevigney

Frédéric Somigli

Thierry Bénard

François Rostain

Karl Rousselle

Petrika Ionesco

Alain Mingam



L'Elocoquent, éditeur, 5bis, rue Marcel Allégot 92 190 MEUDON 01 39 89 57 16
www.elocoquent.org

J'ai toujours été fier de l'année 1950. Non seulement parce qu'elle marque le milieu du siècle, mais également parce qu'elle correspond à ma naissance. J'étais un peu vexé que ce ne soit qu'un médiocre cru de St Émilion ; moi qui ai toujours tenté d'être dans l'excellence, c'était loupé pour mon vin préféré.

C'est le pays germanique qui a entendu mon premier cri. Mon Papa – j'aime bien dire encore le mot Papa, il a une résonance si profonde et terrienne – était officier d'active et sa présence en Allemagne était la suite logique d'un passé terrible.

J'ai commencé l'escrime il y a maintenant cinquante ans, j'aimerais pouvoir dire par tradition familiale ; issu d'une lignée de militaires, serviteurs de la République française, j'aurais ainsi perpétué la tradition. Eh bien, non. J'étais tout simplement dyslexique, un gaucher contrarié, qui ne savait même pas qu'il était gaucher. On pensait me guérir ainsi, escrimothérapie en quelque sorte. J'ai alors découvert le fleuret grâce à mon frère Bruno au Lycée Lakanal entre midi et deux.

Première question du Maître d'armes : - Tu écris à droite ? Euh, oui !

J'ai donc commencé à droite et continué à être dyslexique gaucher et contrarié. Cette particularité m'a permis de devenir plus tard ambisenestre - ben oui, quoi ! Le mot ambidextre existe bien, étymologiquement il veut dire « deux mains droites ». Le comble pour un gaucher !

Pour nous gauchers, la vie n'est pas toujours simple, on doit constamment s'adapter et rectifier ses positions par rapport au monde sans pitié de la « droiture ». Notre regard perçoit les choses sous un autre angle. Les objets, les outils, sont souvent nos ennemis, à table on boit parfois le verre du voisin, on tourne les vis à l'envers, les ciseaux... Bref, la vie est un combat. Surtout lorsque, comme c'est mon cas, on ignore le problème...

Le souvenir de ma scolarité n'est qu'une vaste succession, de peurs, d'ennui, de souffrance, de solitude.

Je rêvais... Ma façon à moi d'échapper aux exigences du réel. Merci donc à l'école d'avoir fait de moi un vrai rêveur.

Par contre la seule chose dans laquelle j'excelsais était l'escrime, cela m'amusait beaucoup. Et puis j'existais !

À quinze ans, je décide de devenir comédien. Jouer, être un autre, être tous les autres, quel bonheur. Je n'aimais pas particulièrement les textes. Ce qui me plaisait c'était le sentiment animal d'être sur scène, un mélange de peur, de défis, de plaisir, d'adrénaline, de danger...

Le bac difficilement en poche, me voici donc sur la route de la scène. L'école Charles Dullin a vu mes premiers pas, de belles rencontres de professeurs hors normes comme Christian Dente, Pierre Valde. Et puis la vie de bohème, des contrats, la course à l'intermittence.

L'escrime comme un fil rouge m'a maintenu dans une sorte d'équilibre. Elle a été un chemin de vie, dont je ne pouvais soupçonner les conséquences parfois chaotiques mais oh combien constructives. Le face à face est la clé du duel ou du duo, c'est selon.

TIRER N'EST PAS JOUER

Les Japonais parlent de la voie du sabre comme philosophie de vie, dans mon cas le sabre me permettait de garder un cap : je ne savais pas où j'allais, mais j'y allais. À l'époque, mon seul objectif restait la compétition. Je n'étais pas trop mauvais, mais j'avais un gros souci : le trac - j'en étais totalement prisonnier. Impossible de contrôler cette sorte d'engourdissement qui me rendait parfois d'une mollesse rare. Le trac, ennemi, ami, les manifestations en sont nombreuses. Je n'imaginai pas que le sommeil en était une... Mais j'ai appris au cours des années à m'en faire un allié, peu fiable, dangereux, mais incontournable.

C'était la vie de bohème : des répétitions gratuites, des représentations payées une misère, des entraînements tardifs ; des galères, mais c'était bien ! Il y avait tant de compensations... Mes exigences étaient assez frugales, l'avenir ne m'intéressait que dans le présent. Je n'avais aucune charge familiale, jeunes mariés, nous n'avions avec mon épouse aucun souci du futur. Mais voilà qu'un petit d'homme a frappé à notre porte. C'est bien de jouer, mais ça ne remplit pas le frigo et quand arrive le temps des responsabilités familiales, alors, le regard au monde prend une autre dimension.

Je sais faire quoi ? Pas grand-chose à vrai dire. Aucun diplôme, à part le bac et quelques vagues années d'histoire peu diplômantes. Il me faut un métier, que j'aime et que je fasse bien. Je pratique l'escrime à bon niveau, pourquoi ne pas devenir maître d'armes ? La maîtrise d'armes est un diplôme d'Etat qui permet d'enseigner et de gagner quelques sous. Je n'en avais aucune envie, l'escrime était un jeu et l'adrénaline mon moteur, c'était tout.

Je prends quand même, vaille que vaille le chemin de l'Insep dans le Bois de Vincennes. Grâce à une sélection en équipe de France universitaire de sabre, j'ai le privilège de pouvoir suivre la maîtrise d'armes dans ce haut lieu du sport français. Mais comme comédien, je considérais que ce choix était en quelque sorte un échec. J'arrive donc triomphalement le premier jour avec une heure... et un mois de retard... Catastrophe ! Que des escrimeurs chevronnés dans l'art d'enseigner... Et moi qui, jusque-là, n'avais été qu'un tireur passif, prenant mes leçons au plastron¹... Je mets rapidement un terme à l'expérience et retourne au théâtre.

J'avais, en effet, la chance d'avoir été engagé dans *Notre Dame de Paris*, spectacle de Robert Hossein. Je remercie encore le premier assistant qui m'avait fait confiance, non pas sur ma bonne mine, mais parce que je lui avais confié que j'allais être papa. Il m'avait cru, six mois de boulot... Génial ! Mais six mois, ça passe vite... Et, le voilà ! Deux petits yeux qui te regardent, deux petits yeux qui pensent que tu es le roi du monde, deux petits yeux qui te sourient qui rient, qui aiment, qui te parlent... Ce regard-là a bouleversé mon ego, mes projets, ma vie. Tête-à-tête avec Guillaume, face à face avec moi-même, je commence à envisager l'avenir différemment. Je reprends donc le chemin de l'Insep, mais pour de bon, sans état d'âme cette fois-ci.

Nous emménageons dans le 12^e arrondissement pour être à côté du Bois de Vincennes et me voilà à tourner le contre de sixte² pour deux ans. Deux ans dans un monde qui finalement n'est pas le mien : celui du sport.

¹ Le plastron est une veste bien rembourrée que porte le maître pour donner la leçon individuelle.

² Le contre de sixte est une parade circulaire que l'on utilise au fleuret.

Le directeur des études, m'a d'ailleurs rapidement mis au parfum.

- Non, tu ne peux avoir de badge pour entrer ta voiture dans l'Insep, on ne prend pas les clowns... Je ne puis te refuser de suivre la formation, tu entreras... à pied.

Le seul moyen de résister à la bêtise, c'est d'être dans l'excellence, c'est ce que j'ai tenté de faire. Le soir, couché vers deux heures du matin, théâtre oblige, à l'aube footing autour du lac de Vincennes et de huit heures jusqu'à dix-sept heures, escrime.

Après, mon petit Guillaume et puis la course pour partir au théâtre, je continuais malgré tout mon métier d'acteur.

Fait exprès... J'avais été élu représentant des élèves ce qui me mettait en contact direct avec ce cher directeur des études. C'est depuis cette époque que je me promène toujours avec un nez de clown dans ma poche. J'ai encore le souvenir de sa réaction quand, après un assaut³, j'ai enlevé mon masque avec mon nez rouge... j'ai donc continué à m'en faire un ami...

Moi, le comédien, je me glissais petit à petit dans la peau du maître d'armes... une sorte de métamorphose.

Le plaisir de pratiquer l'escrime à haute dose, comment est-ce arrivé ? Je ne sais plus vraiment, sans doute la régularité du travail m'a-t-elle poussé hors de mes limites. La contrainte bouscule et oblige à avancer. « Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage, vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, polissez-le sans cesse et le repolissez, ajoutez quelquefois et souvent effacez » - j'ai fait mienne cette maxime de Boileau.

Le travail intense amène parfois le corps à se rebeller. Pourquoi ? Je ne sais pas vraiment. Peu importe la cause, le résultat est là. Mais j'ai eu beaucoup de chance, car ce fut dans mon cas le prélude d'une étonnante révélation. *Tennis elbow*, tout le monde connaît cette douleur au coude qui nous rend dépendant du moindre mouvement. Le bras de l'escrimeur ne peut plus bouger sans une douleur insupportable. Que faire quand on ne peut plus rien faire ? Se servir de l'autre bras est la seule solution. C'est ainsi qu'à presque trente ans, j'ai pris conscience que j'étais gaucher. J'ai le souvenir de ce moment où, un peu maladroit, l'arme dans la main gauche, j'ai senti qu'elle réagissait intuitivement : ma main bougeait avant même que mon cerveau ne le lui demande.

Écrire ceci me ramène à des sensations incroyablement émouvantes. Je me rappelle le premier assaut comme gaucher contre un futur champion du monde, gaucher lui aussi. C'était presque irréel, c'était un fleurettiste d'une grande finesse, et je me sentais tellement à l'aise... J'ai encore, plus de trente-trois ans après, cette sensation de plaisir, de répondre à ce que l'on appelle en escrime *le sentiment du fer*. J'ai perdu, évidemment, mais quel pied ! Qu'est-ce que le sentiment du fer ? « C'est la seconde vue du tireur ; c'est la surveillance continue des mouvements de l'arme adverse par le contact seul des fers ; c'est le toucher délicat des lames qui se communique aux doigts et qui nous avertit des desseins de l'adversaire » *dixit* le maître Gomard⁴.

Cette blessure eut des conséquences très violentes. Violentes, car à trente ans, je prends brutalement conscience que je suis gaucher. Retour sur moi-même, sur mes gestes quotidiens... les plus intimes même, et là je réalise que, à l'instar de Monsieur Jourdain dans

³ Face à face entre deux escrimeurs cherchant à se toucher sans être touchés.

⁴ Le maître Gomard est un célèbre maître d'armes du milieu du XIX^{ème} siècle qui a écrit un livre très intéressant intitulé : La théorie de l'escrime enseignée par une méthode simple basée sur l'observation de la nature.

Le Bourgeois Gentilhomme, qui découvre qu'il parle en prose, je vivais en gaucher sans le savoir. Je n'ai depuis jamais cessé de me surveiller discrètement ; alors, je fais quoi à gauche ? Ah oui, tiens c'est drôle, etc. Mesdames, messieurs les droitiers, quand vous applaudissez, observez-vous, c'est la main droite qui frappe la gauche et bien figurez-vous que pour un gaucher, c'est le contraire Je suis devenu en l'espace de quelques mois un vrai gamin avide de découverte. Mes deux mains sont devenues pile et face, réellement complémentaires. Bien entendu, j'ai appris à tirer⁵ à gauche. J'avais un manque de technique évident, mais j'ai commencé à vaincre des adversaires jusque-là inaccessibles. Je suis devenu par la suite ambidextre... oups, pardon ! *Ambisenestre*. Pour créer des chorégraphies au théâtre, c'est bien pratique. Je donne aussi mes leçons d'escrime avec deux armes, ce qui offre à l'élève une vision panoramique, avec en prime un gaucher et un droitier comme partenaire ! En spectacle, j'use quand je le peux des qualités du comédien à jouer des deux mains.

Aujourd'hui, trente trois ans après je me revois prêt à abandonner la formation, à quelques mois de l'examen final. Le futur maître d'armes prenant le pas sur le comédien, j'avais cette peur au ventre de ne plus jouer, de quitter le théâtre. Mon maître de sabre et ami Christian Bauer m'a, grâce à Dieu, convaincu de cesser mes « conneries existentielles... C'est comme un assaut, il faut jouer la touche, le résultat sera au bout de toute manière ». J'ai donc continué à tirer, à jouer... et à courir, courir, enfin en Fiat 500, le fameux suppositoire pour autobus qui me conduisait chaque soir au théâtre. J'avais l'inconscience de la jeunesse. Je jouais plusieurs personnages, notamment un infirmier qui balayait la scène à l'ouverture d'*Elephant Man* au Théâtre de la Potinière. J'arrivais, me garais, montais, me changeais, entrais sur scène... et personne jamais ne m'a rien dit, j'avais un ange gardien. J'y pense aujourd'hui... j'en frémis.

Je passe finalement avec succès mon examen, me voici maître d'armes, breveté 2e degré, tatoué, vacciné, homologué. Une opportunité s'offre alors à moi : interpréter le rôle du duc de Vallombreuse dans le Capitaine Fracasse et régler les duels - deux en un ! Bref, un investissement comme je les aime : jouer, créer des combats... le bonheur ! J'allais pour la première fois expérimenter mon savoir-faire, réunir escrime et jeu.

L'histoire : le baron de Sigognac, châtelain désargenté héberge une troupe de comédiens. Il tombe amoureux d'Isabelle, la jeune première de la troupe. Il la suit, devient comédien sous le nom de Capitaine Fracasse, mais le duc de Vallombreuse tombe aussi amoureux d'Isabelle. Deux hommes, une femme, un héros, un anti-héros, de l'amour, des combats, des retrouvailles, un mariage, un *happy end* à la Molière.

Le lieu : une improbable banlieue.

Le théâtre : une salle des fêtes gigantesque, sans âme.

Le plateau : à l'italienne, côté cour donnant sur une cour à poubelle, côté jardin : les loges.

Le metteur en scène : Dany, la quarantaine, ancien du Conservatoire National. Il avait choisi la voie de la survie, les cours de théâtre pour amateurs et, pour sortir de la routine, montait des spectacles dans lesquels professionnels et amateurs jouaient ensemble.

Les comédiens : pas de mauvais pros, mais des galériens du spectacle avec du métier, des anecdotes à la clef - bref, des poilus de la scène. Se retrouver à Pétaouchnoc à cachetonner pour un salaire de misère, il faut avoir faim.

Et pas un sou bien sûr, pour les armes et les costumes ; mais, moi aussi j'avais faim, faim de travail, faim de jeu, peut-être aussi de « Je ».

⁵ Tirer est l'expression pour combattre, faire un assaut, cela vient de tirer l'épée hors du fourreau.

Bon... vient le temps des répétitions... Ce genre d'aventure fonctionne grâce à un contrat moral avec la production qui joue le jeu de la tolérance : tu ne paies pas les gens, ils viennent quand ils peuvent. Généralement, les comédiens qui acceptent ce genre de galère sont motivés et les absences aux répétitions toujours justifiées par un cachet extérieur. Fracasse, c'est Dany, évidemment, adaptateur du roman, metteur en scène, créateur des costumes, des décors, des lumières, du son. Pas de recherche sur le personnage, tout à l'instinct : si le texte est bon, c'est bon et hop, vogue la galère... Les répètes... ah, les répètes ! Il faudrait trouver un autre mot, oui, un mot qui définisse ces moments où une partie seulement des comédiens est présente. Ils miment le rôle du partenaire, sautent des répliques entières, continuent de jouer leur personnage et au bout du compte, personne ou presque ne comprend ce qu'il fait. Le jour d'après, c'est l'autre partie des acteurs qui est là et à leur tour, ils miment les personnages qui étaient là hier. C'est assez fascinant à vivre, ça vous forme un acteur.

Cinq moments de combat : La rencontre de Fracasse avec le duc de Vallombreuse qui veut séduire Isabelle ; la tentative de bastonnade des malfrats engagés par le duc pour se venger de l'humiliation qu'il a subie devant Isabelle devenue folle dingue de Fracasse ; l'attaque des bandits de grands chemins contre les comédiens ; le duel Fracasse, Lampourde ; le combat final pour délivrer l'héroïne des griffes du duc qui s'avère être son demi-frère... vous avez compris ? Bon, au boulot !

Dany : - *Tu sais, j'ai suivi les cours d'escrime au Conservatoire, pas de secret pour moi, j'ai l'escrime dans le sang. Tiens, un copain m'a prêté des rapières, on va juste limer les bouts...* Alors au combat, sans jeu de mots. Je commence donc le réglage avec Dany. Évidemment, ce que je crains arrive, il faut tout lui apprendre, les déplacements, les attaques, les parades, les principes de sécurité.

- *Alors là tu comprends, si j'oublie la parade tu fais comme ça, tu vois ?*

- *Oui, oui, je sais...*

Aïe aïe aïe... L'expression la plus terrible du métier... Révélation brutale et carrément existentielle : le *je sais* n'appartient pas au verbe savoir. C'est un mot à lui tout seul d'une génération spontanée, il contient la quintessence de la bêtise ; une sorte de credo, un monde dans l'univers cruel de l'ignorance.

- *Jamais de coup de pointe, tous les coups que tu portes sont circulaires, tu ne passes jamais devant le visage, un espace interdit, tu comprends ?*

- *Oui je sais !*

- *Vas-y, attaque à la jambe par un coup de revers. Non... de revers !*

- *Ah oui, je sais... comme ça ?*

- *Non de revers !*

- *Ah oui !*

- *Pourquoi tu m'attaques à l'épaule ? J'ai dit aux jambes...*

- *Ben je croyais que c'était mieux comme ça.*

Nom de Zeus, mais pourquoi est-ce que je reste poli, affable, courtois, aimable ? Passons maintenant au combat suivant. La bastonnade des laquais du duc contre Fracasse.

Bon, la situation est simple. Les laquais ont ordre de bastonner ce mirliton de pacotille, besogne que l'on ne fait pas soi-même, *dixit* le duc. Là je fais une grossière erreur. Je propose une impro... mon Dieu ! Je suis passé près du massacre. Le principe quand on monte une action de combat c'est de travailler à vitesse relative. Par exemple, les partenaires gardent une vitesse de croisière généralement lente, mais rythmée, cela permet de trouver les motivations, une clarté dans l'action, et surtout tout le monde est au diapason. Horreur, Dany

veut gagner tout de suite... Sans laisser le temps au malheureux de tenter, un encerclement, de trouver une situation d'agression. - *Dany, s'il te plaît, fais gaffe, ne mets pas ta lame au niveau du visage de tes acolytes...* Et le voilà qui débute son impro sans tenir compte des autres, de leur lenteur, au contraire, il commence à avoir un sentiment de toute-puissance. Mes laquais respectueux des règles imposées paniquent. Il est dans un jeu vidéo en 3D, oublie qui il est, où il est. Stoop ! On arrête. La bastonnade au final sera presque allégorique. L'essentiel est de préserver la santé de ces jeunes lycéens pleins de bonne volonté.

Les répétitions continuent, les scènes se succèdent dans un chaos indescriptible, pas de planning. Qui est là ? Bon on va répéter cette scène, tiens, fait Matamore, tu lui indiqueras tes déplacements. Pourquoi tu rentres à Cour ? On ne t'a pas prévenu ! Oh pardon, je pensais que tu remplaçais Georges. Troisième combat : l'attaque d'Agostin bandit gitan aidé de Chiquita qui tente de bluffer les comédiens avec des mannequins. Coup de feu, intervention musclée de Fracasse. Tout irait bien si Dany dans une envolée passionnée n'avait cassé le pistolet à la première répétition en le jetant dans la salle. Quatrième combat : Lampourde, spadassin, bretteur, menteur, tueur, mais homme d'honneur a un contrat pour tuer Fracasse en duel. Un autre *je sais*.

- *Tu vois François, j'ai vingt ans d'escrime dans les pattes, le duel, je me le règle.* Dague et rapière en main il commence son réglage, résultat : dent cassée, œil au beurre noir, mais... tout seul, comme un grand... Encore un qui savait tout.

J'aborde enfin le combat final. La troupe des comédiens VS Vallombreuse, et ses sbires. Répète sans problème particulier et peu d'absence, comme si le danger des armes motivait tout le monde.

Ahhhh ! Le jour J. Même pas le temps d'avoir le trac. J'écris mes entrées et sorties. Je refais l'histoire dans ma tête... ne pas loucher mes entrées ! C'est la première fois que je joue sans avoir fait de filage. Certaines scènes n'ont été vues qu'une fois... et encore, sans la totalité des personnages. Je sens une nervosité certaine chez mes partenaires. Je suis moi-même trop occupé à savoir quand et où j'entre en scène. Georges, qui interprète Arlequin, m'aide à me maquiller, c'est un vrai forçat du métier. Il s'occupe en particulier de ma perruque, me met des épingles dans les cheveux, un bas sur la tête ; la perruque sera accrochée, collée, épinglée - impossible de la perdre. Et vogue la galère, les trois coups... me voilà dans les *starting-blocks*. Les coulisses : le vrai spectacle est là. Trop occupé à savoir où, quand, et à quel moment je rentre, je ne vois pas la cohue qui y règne... c'est la guerre.

Vallombreuse trouve Isabelle à son goût. Fracasse intervient et le premier duel commence. Dany ne veut pas se faire blesser et je sens en lui une furieuse envie de continuer l'altercation qui devrait être finie. J'attrape la lame, m'empale, le regarde fixement afin de lui faire comprendre que c'est fini... J'observe des coulisses les bastonnades, l'arrestation des gitans, le pistolet qui vole cette fois-ci dans les coulisses. Ouf, un moment d'accalmie. Je révise mes entrées-sorties, doute du moment où je dois rentrer... bon ça devrait aller. Sur la table d'accessoires, je prends le couteau à cran d'arrêt qui sert à jouer la scène des bandits - j'ai horreur de ce genre d'objet. Ça s'ouvre comment déjà ? Ah oui, j'appuie... paf... je le tiens à l'envers, la lame me rentre dans la paume de la main comme dans du beurre... merde... je pisse le sang. C'est idiot, mais mon premier réflexe est de regarder si personne ne m'a vu, je suis censé être un spécialiste... Alcool, pansement, comme si je n'avais que ça à faire.

Bagarre finale : Fracasse arrive par une fenêtre du château, elle se coince, ses acolytes sont déjà entrés par la porte, le combat commence entre mes hommes et les comédiens de la troupe. Je suis censé me battre contre Fracasse qui... n'est toujours pas là. J'essaie de m'occuper, donne des ordres à mes hommes, gesticule... ah le voilà... vert de rage. On se place

dans nos marques. Attaque à la tête, riposte à l'épaule, une série de parades ripostes assez dynamique, enfin dynamite... la main est lourde, il frappe ses coups comme un bourrin, alors que la botte que l'on porte doit être à la fois puissante et légère, fluide et précise. Je suis content de savoir esquiver. Suant, grimaçant, éructant, hirsute, Dany ne joue plus Fracasse, il est Fracasse, et j'essaie de survivre. Il s'arrête, hagard : il a oublié la suite du combat... Par une invite⁶ de mon épée, je lui fais signe de m'attaquer à la cuisse, afin de reprendre la chorégraphie. Sans préavis, il se fend à fond en coup de pointe au visage. Pas le temps de parer, mon épée est en bas, j'esquive de la tête vers la gauche. La lame frôle le coin externe de l'œil court le long de la tempe, me passe au-dessus de l'oreille, et arrache brutalement la perruque qui vole sur la scène... j'ai un bas sur la tête ! Hurlements de rires dans la salle. Que faire, que dire... je n'ai pas mal... récupérer ma perruque ? Hors de question ! Elle est où d'ailleurs ? J'improvise : j'enlève très lentement mon bas, je prononce ces mots absurdes : - *Tu me reconnais maintenant ?* Et pour la deuxième fois j'attrape la lame de son épée et m'empale comme s'il m'avait tué. Le public n'a probablement rien compris. Puis c'est le dénouement de la pièce : tout est bien qui finit bien.

Face à la glace, j'essuie le sang coagulé sur ma tempe. Une à une, j'enlève les épingles qui n'ont pas bougé. Je me rhabille, et rentre chez moi... Qui ose prétendre que les anges gardiens n'existent pas ?

Ce spectacle misérable a été le déclencheur d'une démarche pédagogique qui me porte encore aujourd'hui.

Paris décembre 2013

⁶ L'invite en escrime est un geste qui consiste à se découvrir volontairement